

Les combats de Coqs en France.

Mon Dieu ! oui ; à quelques heures de Paris, la capitale du monde civilisé, on se livre paisiblement au jeu des combats de coqs.

Ce n'est pas peu de chose que de subir quelques instants, les émotions féroces des coqueleux.

Tout d'abord, je pensais être obligé de m'introduire dans une maison suspecte et retirée ; il n'en fut rien. Roubaix, Lille, Tourcoing et bien d'autres localités du département du Nord (*au sud de la police*), qui maintient quelquefois l'ordre dans ces arènes d'un nouveau genre) possèdent de nombreux parcs. A Tourcoing et à Roubaix, le nombre des estaminets connus pour ces luttes s'élève à 30, peut être à 40.....

Le premier combat est annoncé pour cinq heures du soir.

A la porte, nous payons cinquante centimes d'entrée.

Nous sommes poussés, par les retardataires, dans un escalier étroit qui nous conduit à un grenier de 20 à 30 mètres carrés. Là, sur un amphithéâtre à quatre gradins, sont penchés environ 200 spectateurs : ouvriers, employés, petits marchands et patrons.

Les paris commencent. Les pièces de cinq francs pleuvent. Les uns sont pour le champion de Lille, les autres se rangent du côté du représentant de Tourcoing.

Les deux sociétés rivales ont engagé un pari de 200 francs, et un de mes amis, expert en la matière, estime à 5 ou 600 frs. le chiffre des engagements particuliers.

Noter que les ouvriers ne sont pas les moins chauds parieurs ; quelques-uns viennent perdre là, en une heure, le gain d'une semaine et peut-être d'un mois.

Je lis, dans tous les yeux, une animation très-grande, mais pas d'indignation. C'est bien une réunion d'habitues. Puis, c'est fête ! Personne ne travaille ; depuis midi, les cabarets ne désemplissent pas.....

Dans deux sacs en toile, on apporte les combattants. L'un d'eux chante..... Dans un instant, il aura vécu !

De chaque étui on tire un coq superbe, grand, fort et luisant de santé.

Les chefs de camp se tiennent en dehors du parc, l'un en face de l'autre.

Les animaux abandonnés à eux-mêmes, se sont à peine vus que, le bec en avant, les ailes écartées, les plumes du cou hérissées, ils s'avancent furieux l'un contre l'autre.

Leurs éperons naturels ne sont pas assez perfides ; l'homme les arme de lames d'acier très-effilées avec lesquelles ils se font les plus cruelles blessures.

Le premier combat dure à peine deux minutes. Le représentant de Lille git sur le flanc ; ses pattes étendues en avant disent qu'il est mort, ce qui n'empêche pas son vainqueur de lui crever les yeux et la tête à coups de bec, tout en piétinant son cadavre.

J'ai examiné les spectateurs, entendu leurs jurons et vu leur surexcitation.

On emporte le coq tué et l'on examine avec sollicitude le vainqueur, qui disparaît à son tour. Puis, pour que le cabaretier ne perde pas ses droits, on dépose, au milieu du parc, des verres et des brocs de bière. Les émotions altèrent, paraît-il, car les décimes pleuvent sur le parquet. Les fumeurs, qui ne se privent pas de leurs pipes, crachent par-dessus les spectateurs au-dessous d'eux. Un à un, les verres roulent sur ce tapis ; mais les garçons de service les rincent *grosso modo* dans un vase qui contient de l'eau.... peut-être. Pourquoi se gêner ? Ni hommes, ni femmes ; tous coqueleux !

Nouveaux coqs, nouveaux paris.

Cette fois, la lutte dure huit à neuf minutes, avec des chances diverses. Le sang coule, Tourcoing est éborgné, Tourcoing est aveugle, mais Lille est blessé. L'aveugle court encore sus à l'ennemi, frappant au hasard, mais souvent renversé. Pendant trois minutes, il est resté à terre sans mouvement ; le jury le déclare vaincu.

Ces animaux pèsent de six à sept livres, et l'on conçoit fort bien qu'ils se blessent mortellement en se lançant l'un sur l'autre, armés comme ils le sont.

La race la plus estimée vient d'Angleterre.

Les coqs de combat sont élevés dans les fermes où ils vivent en grande liberté, avec tous les égards dus à leur rang et comme s'ils étaient destinés à avoir une nombreuse postérité. On ne leur épargne pas le blé riche de substance et, huit jours avant la lutte, ils sont mis au régime des fèves échauffantes, aliment qui les surexcite.

La colère d'un coq ! Quel élément de fortune !

Ces pauvres bêtes se vendent un prix fabuleux et les vrais coqueleux ne donneraient pas leurs coqs pour quoi que ce soit.

On me racontait que le tribunal de police correctionnelle de Lille avait condamné à quatre mois de prison un individu convaincu d'avoir volé un coq de combat. — Songez, me disait le narrateur indigné, qu'il avait eu la barbarie de le faire battre trois fois de suite !

L'animal, dans une seule après-midi, rapporta plus de 200 francs à son propriétaire.

Dame justice n'a pas puni les coqueleux ; le vol seul a pu la toucher !

Sorti du grenier en question, je fis tout haut de ces réflexions, et j'ai d'excellentes raisons de penser que les perdants ne me désapprouvaient pas.

Il y a dix ou douze ans, on interdit ces combats dans le département susdit. Les coqueleux se réfugièrent en Belgique, où certains estaminets firent rapidement fortune.

Le gouvernement belge donna des ordres et les luttes cessèrent de son côté de la frontière pour reprendre de plus belle chez nous.

En Belgique, donc, la loi a parlé ; c'est vrai, mais la loi est encore éludée. Ainsi, dans le pays de Liège, est puni d'une amende de 15 francs tout cabaretier pris en flagrant délit.

Il y a toujours récidive ; mais comme la prison n'est applicable qu'après le troisième délit, les aubergistes s'entendent pour organiser alternativement les combats chez eux, de façon à ce que chaque débitant ne soit pris que deux fois dans la même année.

Le devoir de la Société protectrice des animaux est tout tracé. Que les députés du Nord s'entendent pour ne pas flatter les coqueleux. Qu'ils commencent ! Au Nord, les combats de coq ; au Midi, les combats de taureaux. Ces derniers ont fait leur temps. On viendra bien à bout des premiers.

DE TOUT UN PEU

On raconte que Mlle Dumesnil, cette actrice si pathétique et si laide, qui puisait son inspiration à une autre source qu'aux ondes pures de l'Hippocrène, atteignit un soir, en déclamant les imprécations de Cléopâtre, dans *Rodogune*, à une puissance de réalité tellement prodigieuse, que le parterre recula d'effroi par un mouvement d'ensemble ; il ne faut pas oublier que le parterre était alors debout. Au moment où elle s'écriait :

Je maudrais les dieux s'ils me rendaient le jour ! elle se sentit frappée d'un violent coup de poing dans le dos. C'était un vieil officier, assis sur la scène, suivant l'usage d'alors, qui, trompé par la vérité de son jeu, se livrait à ce transport d'indignation, en lui criant : "Va-t'en, chienne, à tous les diables !" Ce dont elle le remercia, après la pièce, comme de l'éloge le plus sincère et le plus éloquent.

J'aime mieux celui qu'elle obtint, une autre fois, dans *Méropé*, en entendant une voix entrecoupée de sanglots qui lui disait : "Ne le tuez pas, c'est votre fils ;" ou bien encore celui que remporta Mlle Gaussin, à une représentation de *Bérénice*, dans laquelle elle fut si touchante qu'une des sentinelles, postée au coin de la scène, fondant tout à coup en larmes, laissa tomber son fusil avec bruit. Les grenadiers placés en faction sur le théâtre, natures primitives et candides, étaient sujets à ces manifestations inconscientes, et les grands acteurs les prenaient volontiers pour les thermomètres de leurs effets. Un jour, tandis qu'on jouait *Britannicus*, l'un des grenadiers fut si indigné de la scélératesse de Narcisse, qu'il le coucha en joue, et l'eût tué, dit-on, si on ne lui avait retenu le bras. Un autre soir, à la quatrième scène du dernier acte de *Rodogune*, quand Antiochus se demande si c'est sa mère ou sa femme qui a fait assassiner son frère, le public remarqua que le factionnaire de la scène s'efforçait d'avertir l'acteur, à la dérobée, par des signes de tête et des clin d'œil expressifs, que Cléopâtre était la coupable.

On lit dans l'Indépendance Belge :

Plusieurs versions ont couru sur la mort de M. Beulé. Il y en a une notamment des plus graves, et que l'on ne devrait accueillir qu'avec la plus extrême réserve, bien qu'elle ait circulé dès le lendemain de l'événement ; mais aujourd'hui des correspondants de journaux ont cru ne pas devoir se taire, et le fait est affirmé avec de tels détails qu'il serait peut-être inutile de s'abstenir au moins de le mentionner.

Ce serait bien positivement à un suicide que M. Beulé aurait succombé, et il n'aurait survécu qu'un quart d'heure aux deux coups de poignard qu'il se serait donnés. On serait arrivé avant qu'il expirât, mais les blessures qu'il s'était faites ne laissaient aucun espoir de le sauver. Si ce fait, dont je voudrais pouvoir douter, était démenti, j'en serais heureux ; toutefois je dois vous dire qu'il n'est pas contesté dans le monde des amis de M. Beulé et même dans des sphères officielles.

Quant aux causes de l'événement qui, dans son ensemble, paraît rappeler de façon assez singulière la fin tragique de Prévost-Paradol, on lui attribue plusieurs causes : des illusions d'ambition trahies ; la triste impression ressentie par M. Beulé à sa visite à l'école des beaux-arts, où il fut accueilli par des cris de : Vive Thiers ! Ce qui n'est contesté par personne, c'est que M. Beulé, depuis quelque temps, avait des symptômes de tristesse très marqués et des préoccupations de la mort qu'il ne cherchait nullement à dissimuler.

Un des écrivains allemands qui ont publié des brochures sur l'année 1870, M. Van Ruoek, de Stuttgart, a mêlé à son opuscule (*Coup d'œil sur la campagne de 1870*) un mot anecdotique fort curieux.

C'est une repartie attribuée à M. de Moltke. — Henri Rochefort est peut-être plus que le prince de Hohenzollern une des causes véritables de la guerre de 1870.

Un jeune couple était en train de dîner. A la table la plus proche se trouvait un autre couple assez mûr, figures exotiques, apparence britannique.

La jeune dame avait de magnifiques cheveux blonds ; la dame mûre était ornée d'un nez étrange et paradoxal.

— Oh ! dit le personnage exotique en anglais, les beaux cheveux !

— Oui, répondit la dame au nez, mais sont-ils bien tous à elle ?

Le jeune couple ne sourcilla pas, et continua à causer comme s'il n'avait rien entendu.

L'Anglais, un moment déconcerté, se rassérêna en songeant que l'impertinence de son anglaise moitié n'avait pas été comprise.

Mais, au moment où, le dîner fini, les deux jeunes gens se levaient de table, le monsieur dit à sa femme, dans l'anglais le plus pur, tout en désignant du doigt le cartilage démesuré de l'impertinente voisine :

— Oh ! le beau nez !

— Oui, répliqua la dame aux cheveux blonds, et s'il est bien tout à elle, elle peut voir loin dans les affaires des autres.

Vous voyez d'ici la tête de milord, et le... nez de milady.

Dans un restaurant du boulevard, deux provinciaux avaient demandé du champagne.

Le breuvage mousseux est apporté. Le bouchon saute comme un spéculateur malheureux à la Bourse.

On goûte le vin.

— Qu'est-ce que cela ? dit un des convives en faisant la grimace.

— C'est de la veuve Cliquot ! répond le garçon.

— De la veuve Cliquot ! s'exclame l'autre dîneur, allons donc ! c'est d'habitude meilleur que ça !

— Je vas vous dire, reprend le garçon "c'est qu'elle se sera remariée !"

M. Dupanloup vient de partir pour Rome où il va demander au pape sa bénédiction. Le *Journal de Loiret* insère la lettre adressée par l'évêque d'Orléans à l'un de ses diocésains :

"Mon cher ami,

"Je vous écris sur le chemin de Rome ; car j'y vais en ce moment. Je me suis décidé à faire ce voyage ; j'ai voulu me donner la consolation de me prosterner encore une fois devant le tombeau des saints apôtres, et avant que je meure, de porter un dernier hommage au saint-père dans ses amertumes, et une nouvelle protestation, hélas ! trop impuissante de mon dévouement à cette souveraineté pontificale pour laquelle j'ai tant combattu dans ma vie.

"Tout à vous en Notre Seigneur.

"Félix, évêque d'Orléans.

"Turin, le 8 avril, 1874."

PENSION PRIVÉE.

LES MESSIEURS qui désirent pensionner en dehors de la ville, sans toutefois s'éloigner trop du centre des affaires, trouveront une excellente pension avec bonne table et attentions délicates, chez M. Napoléon Lachance, tout près de la nouvelle église du village St. Jean-Baptiste. S'adresser sur les lieux, ou à l'étal de M. Lachance, au marché du village St. Jean-Baptiste. 5-19-13 f-472

HOTEL ST. LOUIS

DE

KAMOURASKA

LE SOUSSIGNÉ a l'honneur d'informer le public et ses nombreux clients que cet hôtel si connu des touristes, sera ouvert le 20 Juin prochain. La maison a été complètement réparée et les familles qui veulent passer à la campagne la saison des eaux trouveront toujours à l'hôtel St. Louis, comme par le passé, amusement, confort et santé. Le propriétaire a cru introduire dans sa maison une innovation qui, il l'espère, sera bien vue de sa clientèle : il a supprimé la bar et sa cave ne sera mise qu'à la disposition de ses pensionnaires.

A. E. TALBOT, propriétaire de l'hôtel St. Louis Kamouraska. 5-20-4 f-474

AU CLERGE.

LE PROTESTANTISME

Jugé et condamné par les protestants.

Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre.

Par M. l'abbé GUILLAUME, curé de St. André Avellan

Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ot-tawa.

500 pages 8vo—impression de luxe—broché... \$1.00 Le même par la poste.....\$1.20

S'adresser à G. E. DESBARATS, 4 51tf-410 Montréal.

ROMANS CANADIENS.

Une collection de cinq jolis romans canadiens, en anglais ; 84 pages 8vo.—Prix, broché, 25c.

S'adresser à G. E. DESBARATS, 4 51tf-411 Montréal.

A. BELANGER, Marchand de Meubles,



A l'honneur d'annoncer qu'il vient de terminer de grandes améliorations à son établissement et profite de cette occasion pour inviter ses patrons et le public à venir visiter, quand même ils ne voudraient pas acheter) l'assortiment de meubles des mieux finis et des plus nouveaux goûts, avec une belle collection de petits meubles de fantaisie, trop longue à énumérer. Le tout marqué à des prix qui défont toute compétition.

276, rue Notre-Dame, Montréal.

Montréal, 24 avril 1874.

5-18-12 f-471

SIROP DE GOMME D'EPINETTE ROUGE DE GRAY.

LES effets de la Gomme d'Epinette Rouge dans les maladies des Pouxmons et de Gorge, tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite etc., sont vraiment étonnants. Dans cette préparation, toutes les excellentes propriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées.

Prix : 25 centins par bouteille. A vendre chez tous les principaux pharmaciens du Canada. En gros et en détail chez le préparateur

HENRY R. GRAY PHARMACIEN, 144 Rue St. Laurent, MONTREAL. 4-27ss (Etabli en 1859.)

APPRENTIS DEMANDES.

ON a besoin de garçons pour la lithographie. S'adresser à ce bureau.

\$50,000 VALANT CONSISTANT EN HARDER FAITES. DRAPS, "TWEEDS," CASIMIRES, CHAPEAUX, MERCERIES, &c., &c., &c. Habillements faits à ordre, aux prix les plus réduits et avec promptitude. Une visite est sollicitée.

R. DEZIEL, 131, Rue St. Joseph. 4-27ss

NOUVEAUX MOULINS A LAVER

COUVERTS ET CONSERVANT L'EAU CHAUDE DURANT UN LAVAGE. MACHINES A TORDE. MACHINES et FERS a GAUFFRER-ET A GLACER, SECHOIRS, ETC., ETC. L. J. A. SURVEYER, 521, RUE CRAIG, MONTREAL. 4-24zz

\$5 à \$20 par jour, Agents demandés ! Hommes ou femmes, jeunes et vieux, de toutes les classes peuvent faire plus d'argent avec nous à temps perdu, que dans toute autre branche. Particularités gratuites. Adressez : 4-22ss G. STINSON & CO., Portland, Maine.

USINES A METAUX DE LA PUISSANCE. (Etablies en 1828.) CHARLES GARTH & CIE.

MANUFACTURIERS ET IMPORTATEURS DE CUIVRE à l'usage des plombiers, ingénieurs et ouvriers, d'appareils à vapeur et à gaz, usines à cuivre et à fer, etc., etc. On entreprend aussi le chauffage des bâtiments publics et privés, les conservatoires, les serres, etc., par le moyen de la vapeur ou de l'eau chaude. Bureau et Manufacture No. 536 à 542, RUE CRAIG, MONTREAL. 4-25ss

POUDRE ALLEMANDE, SUBNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES EPICIERES RESPECTABLES. 4-38ss.

EVITEZ LES CHARLATANS. Une victime des indiscretions de la jeunesse, qui causent la débilité nerveuse, le dépérissement prématuré, etc., ayant en vain essayé de tous les remèdes annoncés, a découvert un moyen bien simple de s'en guérir, qu'il enverra gratis à ceux qui souffrent. Adressez. J. H. REEVES, 78, rue Nasseau, New-York. 4-40-1an.

L'INTENDANT BIGOT, PAR JOSEPH MARMETTE.

BROCHURE DE 94 PAGES GRAND 8vo. Prix : 25 Centins.

Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents.

S'adresser à G. E. DESBARATS, 4-51tf-411 Montréal.

Imprimé et publié par La Compagnie de Lithographie et de Publication de G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319, rue St. Antoine Montréal, Canada.